**Jean-Paul Goux –** En quatrième de couverture de mon dernier livre, *Tableau d'hiver* (2022), l'éditeur Champ Vallon indique : « Né en 1948, Jean-Paul Goux est l'auteur d'une œuvre d'exception. L'essentiel des titres est rassemblé chez Actes Sud ».

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* nº 18, décembre 2023]

---

Jean-Paul Goux, *Le Séjour à Chenecé*, Actes Sud, mars 2012, 107 p., 14 € [nº 7].

Ce récit est le troisième tome d'une trilogie intitulée *Les Quartiers d'hiver* qui comprend : 1) *L'embardée,* roman, 2005 ; 2) *Les Hautes Falaises*, roman, 2009 ; 3) *Le Séjour à Chenecé,* récit, 2012.

C'est l'année du bac, Alexis Chauvel est un élève médiocre, voué à l'échec, que ses proches considèrent comme un « pauvre d'esprit ». Ce jeune homme humble, solitaire inadapté au monde qui l'entoure, a volontairement choisi de ne pas s'imposer, de rester invisible aux yeux des autres.

En fait, la vie intérieure d'Alexis est un flux ininterrompu de contemplations et de cogitations. Le jeune homme est aussi très sensible à la poésie de la nature et sait voir ce que personne ne remarque, la beauté des choses inanimées. En quête d'un sens à sa vie, il se retire volontiers dans une pièce close de l'immense propriété familiale où il aime « nébuler », c'est-à-dire s'abandonner passivement au courant de ses pensées et de ses impressions.

Il va finir par se trouver une place, celle de gardien du domaine, une ancienne abbaye de vingt-six pièces où il plante et ratisse pour remplir le vide du temps. Il devient accessoirement coursier d'une librairie et le monde des livres s'ouvre à lui.

Quelques rencontres enrichissent sa vie retirée, tout d'abord un photographe du passé dont il poursuit le travail. Puis une jeune femme intelligente qui l'aide à se poser les bonnes questions mais disparaît un jour à son tour.

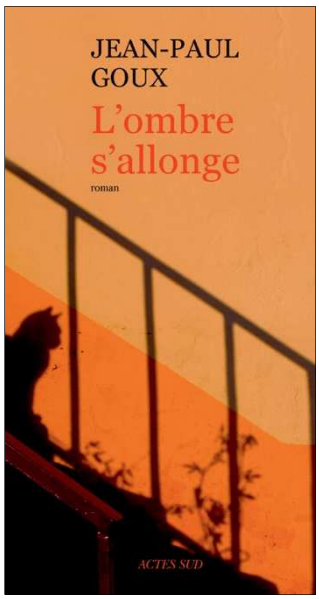
Car entre temps, le jeune homme a une révélation en lisant la légende d'Alexis, un saint ermite qui lui ressemble, « l'histoire d'un homme qui vit inconnu dans la maison de son père ». Il réalise que sa vie apparemment dénuée de sens est la reproduction de celle de l'ermite qui n'a trouvé le salut que dans un absolu retrait du monde. Mais cette découverte suffit-elle à légitimer son séjour de quarante ans à Chenecé sans l'aide d'aucune sorte de spiritualité ?

Ce beau livre a su évoquer l'absence à soi-même, le silence, le retrait, l'étrangeté au monde au moyen d'un style d'une rare qualité. Le déroulement sans fin de la phrase se calque sur le monologue intérieur éperdu du personnage principal, par exemple à la page 48 :

> Je lui ai montré le pays étroit, la petite route un peu bombée de Roncenay à Chenecé, le pays froissé aux horizons toujours proches, dont une main puissante semble avoir chiffonné en des temps immensément lointains la matière épaisse et meuble, avoir laissé depuis lors en l'état les parcelles désordonnées de ses prairies, bornées par d'épaisses haies ici et là plantées d'arbres médiocres, taillés en têtard, fourrés de lierre ou boursouflés par les guis, tandis que parfois, sur la ligne de crête d'un léger épaulement, ou bien au creux d'un clos peu profond, règne un chêne solitaire dans l'indifférence de sa gloire.

*Françoise Maillot*

Jean-Paul GOUX, *L'ombre s'allonge*, Arles, Actes Sud, 2016, 137 p., 15 € [n° 11].
**Prix Marcel-Aymé 2016**




Avec ce titre aux accents crépusculaires, Jean-Paul Goux présente un roman porteur de la mélancolie inhérente à l'expérience de la perte. Comme souvent chez lui, c'est l'amitié, avec ses frustrations et ses blessures, qui constitue le champ d'exploration de cette expérience, rendue plus sensible par le rapport des êtres au temps et aux lieux qu'ils habitent.

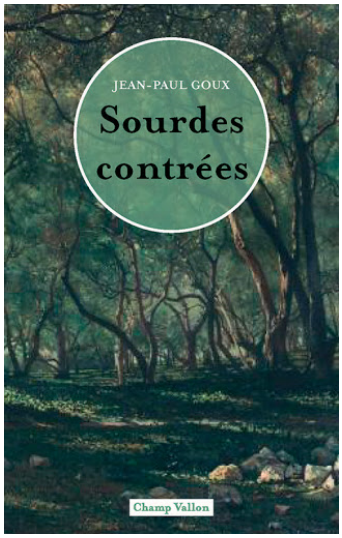
L'épigraphe : « … quand l'ombre s'allonge et nous glace le cœur[1] », révèle que Jean-Paul Goux, dont l'œuvre est un immense palimpseste, écrit ici, aussi, sur les traces du poète et romancier belge Guy Goffette. Dans *Le Tombeau du Capricorne* (2009), Goffette développe le récit de l'absence culpabilisante d'un ami qui a choisi le silence et l'exil pour vivre seul sa maladie, laissant ses proches se demander s'il est vivant ou mort, ou ni l'un ni l'autre. Justement, cet état ni mort ni vivant, comme jour entre chien et loup, c'est celui d'Arnaud, lorsque commence le roman de Jean-Paul Goux. Arnaud, c'est l'ami perdu et perdant, à plus d'un titre, de Vincent et Clémence, dans *L'ombre s'allonge*. Le marché de l'immobilier l'a contraint à quitter l'appartement qu'il louait dans la capitale pour s'exiler dans « le désert » d'une petite ville de province. Déjouant tous les pronostics, Arnaud a trouvé un bonheur nouveau en louant à bas prix le rez-de-chaussée d'une maison ancienne donnant sur un jardin clos de murs, sorte de refuge matriciel hors du temps. Et puis, la férocité des réalités économiques l'a rattrapé lorsque, à la mort de la propriétaire, les héritiers lui ont signifié la mise en vente de la maison et son congé prochain. C'est à ce moment-là qu'Arnaud a été frappé d'une perte plus grande encore par un accident cérébral majeur. Pour Vincent et Clémence qui assistent leur ami cloué sur le lit d'un établissement médicalisé, c'est l'occasion de pénétrer dans l'intimité de son logement, de ses affaires personnelles, de ses photographies, et de se rendre compte qu'ils n'avaient au fond qu'une connaissance superficielle de leur « meilleur ami ». Là encore, Jean-Paul Goux revient sur un thème qui lui tient à cœur : la difficulté d'échapper aux faux-semblants, aux petites lâchetés et aux malentendus inhérents à toute relation, même la plus sincère. Le constat ironique et douloureux qu'il faut avoir perdu pour savoir ce que l'on avait résume la fragilité de l'humain face aux agressions du temps.

Dans ses lettres à ses amis, Arnaud oppose le changement incessant du paysage urbain à la rassurante impression d'intemporalité de son nouveau lieu de vie, marqué par « des ciels uniformément blancs, lisses, plats, opaques, sur des jours immobiles où les heures passent sans qu'on s'inquiète de les laisser passer » (p. 115). Il prend conscience de ce qui « dans le désir d'habiter tient au désir de la permanence, au désir de s'installer à demeure dans l'espace, une poche qui ignore le temps destructeur » (p. 94). L'image qui matérialise, pour Arnaud, l'obsession du temps et l'aspiration à la permanence, c'est celle des maquettes, notamment, ironie supplémentaire compte tenu de ce que l'avenir lui réserve, celles du musée des Invalides : « l'image d'un monde ordonné et stable où l'espace lui-même, fixé et stable, restera toujours habitable parce qu'il est soustrait aux agressions du temps » (p. 94). D'autres images de lieux clos évoquent cet espace protecteur : les livres, la bibliothèque, le couloir de l'appartement parisien, puis l'espace clos du jardin, et pour finir, la chambre secrète et minuscule située symboliquement sous le toit, au bout d'un petit escalier à vis, métaphore quasi obsessionnelle chez l'auteur du déploiement du temps et de ses liens intimes avec l'espace.

*Claude-Rose Peltrault*

1. Extrait de *Variations sur une montée en tramway* (d'après une photo attribuée à Jean Lartigue, 1900).

Jean-Paul GOUX, *Sourdes contrées*, Ceyzérieu (01), Champ Vallon, 2019, 235 p., 20 € [n° 15].

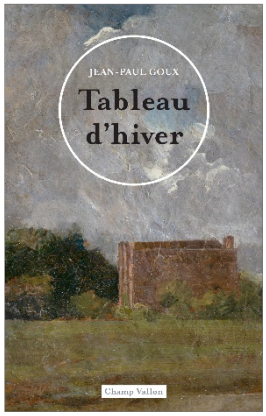



[*Quatrième page de couverture* :] « “Au soir de ce jour-là, j’ai résolu de garder une trace de ce qui arrivait, qui avait commencé, sans que je sache vraiment ce qui avait commencé.” C’est une réflexion intime, tout intérieure que « note » le narrateur de ce roman au charme puissant qui interroge le « colombier de la mémoire », cette volière d’où s’échappent trop souvent les pigeons du souvenir. Après tant d’années riches de leurs mémoires partagées, Vivien est profondément troublé lorsque Julie, sa compagne architecte, évoque des souvenirs très précis de chantiers qui n’ont pour lui aucune réalité, et qu’il met en doute. Le monde clos de leur entente amoureuse et intellectuelle ouvert sur le jardin et ses ciels se fragilise, soudain menacé par la traversée inquiétante de ces « sourdes contrées » que fabrique à notre insu le Temps qui passe. Qu’il s’agisse d’un être ou d’un projet d’architecture, quelle est la réalité de nos souvenirs dès lors qu’ils sont aussi nourris de nos rêves et de nos rêveries ? Ce sont ces troublantes confusions que scrute Jean-Paul Goux dans ces « notes » teintées d’une mélancolie non dénuée d’ironie, et dans une langue somptueusement poétique. » Annie Clément-Perrier.

---

Jean-Paul GOUX, *Tableau d’hiver*, Ceyzérieu, Champ Vallon, Coll. « Détours », janvier 2022, 232 p., 19 € [n° 16].

[*Quatrième page de couverture* :] « “De telles pensées, ces pensées vivantes de votre absence, je devais apprendre à vivre avec elles, comme j’apprenais à vivre seul avec votre maison.” Le roman de Jean-Paul Goux s’écrit avec délicatesse autour de la mort de Claire, compagne de Thibaud le narrateur, et artiste qui dessinait au crayon et au fusain des nuages et des arbres




contemplés par la fenêtre de leur appartement parisien, mais surtout de sa maison Au milieu des bois. Une maison dans laquelle Thibaud veut peu à peu réapprendre à “habiter le temps”. Or, cette maison offre un espace dans lequel s’est déposé et se dépose le temps, temps passé avec Claire, temps présent dans lequel écrit Thibaud, et temps d’un futur désirable, lorsque Thibaud redécouvrant l’atelier et la beauté de l’œuvre de Claire, invente pour elle un projet que le temps du livre laisse ouvert. Comment ce roman né de la douleur et de la solitude, puisque Thibaud s’adresse à ses amis et à Claire disparue, comment ce roman peut-il devenir pour le lecteur une telle ode à la beauté du monde, à sa représentation dans l’art, une telle ode au vivant ? » Annie Clément-Perrier.